



CNRS images /  
Comité du film ethnographique

# Réel

02

Bibliothèque  
Centre  
Pompidou  
publique d'information

Journal du festival *Cinéma du Réel*

Vendredi 6 mars 2009



## **Creative Chaos : Round One Le Chaos Créatif : Premier Round**

Hassan Zbib

Compétition internationale, 66', Liban - Irlande - France

Vendredi 6, 17h45, Cinéma 1 / Lundi 9, 17h, petite salle (débat)

*Vous êtes né au Koweït, vous êtes libanais, mais vous vivez à Paris...*

Je suis né le 2 août 1960. Mon père a immigré dans le Golfe pendant l'Âge d'Or, dans les années 40-50, parce qu'il y avait du travail pour tout le monde. Ensuite, il nous a envoyé au Liban pour qu'on ait une bonne éducation et j'ai grandi dans un petit village qui s'appelle Habbouche, qui est presque une petite ville aujourd'hui.

Le premier souvenir de la guerre, c'est en 67, pendant « la guerre des 6 jours ». L'aviation israélienne survolait le territoire et il y avait un risque d'embrasement général. Mon père était au Koweït et mon

oncle prenait sa place quant la famille avait besoin d'un homme. Je me souviens très bien qu'il est venu un jour dire à ma mère qu'il fallait colorier les lampes en bleu pour qu'elles ne brillent pas et mettre des draps blancs sur le toit pour signifier aux aviateurs qu'on était des pacifistes. Je suis monté avec lui et on a étalé des draps, en les maintenant avec des pierres...

Ensuite, 1970 est une date qui nous a marqué parce qu'à l'occasion d'une mini invasion du territoire libanais par les israéliens, des camps palestiniens qui se trouvaient à mille mètres de chez nous ont été bombardés. Et puis 73, l'arrivée de la guerre jusqu'en 75. Le Sud Liban, et mon village en particulier, devient une cible quotidienne. C'était la première fois qu'on était vraiment visé. On avait des invités, on allait leur montrer les oliviers qu'on venait de planter – ceux sous lesquels Abbas fait son discours de tolérance et sous nos yeux, le village est bombardé. C'était mon baptême.

En 1977, le village est devenu invivable. Mon père décide de nous envoyer à Beyrouth, avec toute la famille. C'est là que je découvre la guerre civile, la ligne de démarcation... J'ai 17 ans, je fais une école

de théâtre et je travaille à droite et à gauche, avec Borhane Alouié, Maroun Bagdadi... Cette période est aussi liée au début de ma cinéphilie. Je commence à fréquenter les Centres Culturels Français et Allemands où je deviens animateur de ciné-club. On demandait au Goethe Institut de nous donner les films muets et on faisait « Le film muet en Allemagne » et puis, on faisait, « Les années 60-70 » : Herzog, Fassbinder, Schlöndorff et la même chose au Centre Culturel Français. On faisait des posters qu'on collait partout dans la ville et les gens venaient parce qu'il y avait une faim culturelle énorme. Grâce à ces activités, j'ai reçu une bourse du Centre Culturel Français pour faire des études. Je suis allé dans une école de cinéma en France, j'ai participé à différents films et en 1998, j'ai réalisé *Comment t'expliquer mère*, qui a été dans pas mal de festivals... Et puis plus rien pendant des années.

*Et puis, en juillet 2006, c'est le Chaos...*

En 2006, je devais, comme chaque année, aller au Liban. Tout naïvement, je voulais passer des vacances et célébrer l'acquisition d'un petit terrain à côté de la maison, qui allait devenir notre jardin fruitier. Et me voilà parti avec ma fille qui est née ici, qui ne parle même pas arabe et à qui je voulais faire découvrir autre chose que Paris, la télé, Internet. Quand on arrive au Liban, on a l'habitude de rester quelques jours à Beyrouth avant d'aller au Sud. On respire un petit peu avant d'aller affronter la diva qu'est ma maman. Mais cette fois, on a hâte d'arriver, on demande à mon frère Abbas de venir nous chercher à l'aéroport. Ça, c'était le 10 juillet 2006 et la guerre a commencé le 12. La maison était pleine, les enfants, mon frère, ses enfants, la soeur de ma belle-sœur, ma fille qui avait 7 ans et qui découvre la guerre mais surtout la terreur... Il y a des missiles qui tombent à côté. La maison tanguait, toutes les vitres se brisent. Moi, j'étais chez le coiffeur avec la moitié de la barbe coupée, je cours parce que j'ai peur pour ma fille, je la trouve couchée par terre, et voilà... Après on suit les nouvelles à la radio et on entend un appel de l'Ambassade pour demander aux Français de se regrouper dans une école du village. On se retrouve là, alors que ma mère et mes frères sont restés en face. Après trois jours de négociations, on traverse tout le Liban pour éviter la route côtière complètement détruite. Certains nous saluent au passage. D'autres nous sifflent en nous traitant de lâche... Ensuite, l'hélicoptère militaire. Puis on monte dans l'avion pour la France et là, j'ai une crise de nerfs. Il y a la guerre, les bombardements, ma famille que je laisse... Il fait très très chaud. La poussière, la pollution met un voile qui s'élève et l'avion décolle en dégageant un énorme nuage de poussière. Je regarde ça et je suis saisi émotionnellement, et je pleure. C'est à ce moment que j'ai décidé que, quand les choses se calmeraient, je retournerai au Liban, pour faire un film.

*Vous avez vécu la guerre et vous l'avez filmée ensuite...*

La guerre fait partie de ma vie. Comme dit ma mère dans le film, je suis né en période de guerre et je vais mourir en période de guerre... J'ai grandi dedans et aussi dans la peur, dans l'angoisse. La guerre, c'est l'un des coefficients qui constituent ma personnalité et mon regard, ma vision du monde. Par exemple – même si c'est dangereux de le dire, je trouve qu'il y a une esthétique de la guerre. Qu'on peut développer une carrière, un propos ou une vision autour d'une esthétique « par erreur », comme dit Kundera, ou plutôt dirais-je « par terreur ». Mon film, comme les précédents, est contre la guerre. Il cherche à la ramener à sa raison d'être la plus « fondamentale » qui est le conflit entre les hommes, en dehors de toute spécificité ou particularisme politique ou culturel. En l'occurrence, certes, c'est le conflit israélo-arabe, mais ça peut être l'histoire qui se raconte dans les dizaines de conflits aujourd'hui à travers le monde. Les sentiments sont les mêmes, sauf que c'est mon conflit, c'est ma guerre, c'est ma famille. Et après 10 ans en France, le temps était venu de faire quelque chose qui ait une utilité, parce que j'avais un propos. Il y avait aussi l'intention d'expliquer à ma fille Myra qui a 10 ans aujourd'hui, que ce n'est pas

si facile que ça, que ce n'est pas noir et blanc, que c'est aussi la nature humaine. Il m'arrive parfois d'être obsédé, d'aller sur Internet et de lire tous les journaux Libanais et Israéliens pour voir tout ce qui se dit, mais ce n'est pas l'optique dans laquelle je nourris cette relation avec cette partie du monde. C'est beaucoup plus terre-à-terre : c'est ma maison, ma famille, mes amis et puis les bruits, les couleurs, la chaleur... Et après, en second plan, c'est une démarche intellectuelle ou plutôt cérébrale.. ■ *Propos recueillis par Sylvestre Meinzer*

## Une ombre au tableau

Amaury Brumauld

Panorama français, 52'

Vendredi 6, 20h45, Cinéma 1 / Mercredi 11, 13h, Cinéma 2

Vendredi 13, 13h30, Petite salle

Un film sur la vie, sur la mémoire qui s'efface, sur la transmission, sur l'amour...sur le présent.

*Vous avez réalisé un film sur votre mère, atteinte d'une maladie apparentée à Alzheimer. Pourquoi ce film ?*

Je n'avais jamais imaginé filmer ma mère. Avant sa maladie elle parlait beaucoup. Dans ce flot de paroles, je ne la comprenais pas. Puis un jour, elle a commencé à avoir des difficultés à s'exprimer. J'ai été évidemment attristé par le diagnostic de la maladie.

J'allais plus souvent voir mes parents qui souffraient. Cette perte des mots a rendu notre relation plus forte et j'avais l'impression de mieux la comprendre. C'est ce changement de regard sur ma mère qui m'a sans doute conduit à faire le film.

*On sent une relation très forte avec votre mère. Elle est prête à tout avec vous, elle vous porte une grande confiance. Comment s'est passé le tournage ?*

Ma mère était déjà habituée à me voir avec une camera dans les mains. Mon père est passionné de cinéma. Dans ma famille faire des images, c'est quelque chose de normal.

Moi, au début, avant le soutien des producteurs, je n'avais pas l'impression de faire un film en trimballant ma petite camera avec ma vieille bagnole, pour aller chez mes parents. De toute façon, ce qui était important c'était de passer du temps avec ma mère et cela l'amusaient. Par contre j'ai plusieurs fois filmé ma mère dans des états de faiblesse et j'ai bien lu dans son regard que cela la gênait. Bien sûr il est facile de filmer des choses « spectaculaires », face à quelqu'un qui perd la mémoire, comme on a pu le voir à la télé... La seule chose que je retiens, c'est sa lutte permanente pour ne pas montrer sa maladie, à moi et à ses proches. C'est pourquoi dans le film, j'expose la maladie mais je ne m'attarde pas dessus. Ce n'est pas un film sur Alzheimer.

*Vous essayez de réveiller en elle ce savoir qui s'efface, n'est ce pas aussi une façon d'arrêter ou de retarder l'évolution de cette maladie ?*

Je ne crois pas avoir essayé de retarder l'évolution de la maladie, j'ai



juste cherché à passer des moments avec ma mère, ce que je n'avais pas fait depuis des années.

*Votre mère est artiste peintre, vous êtes vous même artiste illustrateur. A un moment, vous décidez de peindre avec elle. Vous êtes dans son atelier. Devant un de ses tableaux, hésitante, elle dit "je ne saurai plus peindre, j'ai déjà tout dit". Pensez-vous qu'à ce moment là, elle est consciente de ses difficultés à faire... ?*

Oui, là elle est bien consciente de ne plus pouvoir faire. Avant de filmer cette scène, je m'étais adressé à son médecin gériatre qui m'avait mis en garde de ne pas la mettre dans une situation d'échec, ce qui aurait pu être néfaste pour sa santé. Finalement, je l'ai accompagnée dans cet atelier, elle était très heureuse, et je suis content d'avoir filmé ses derniers coups de pinceau. A quelques mois près, cela n'était plus possible. C'est une maladie qui m'a paru évoluer vite, très vite.

*Ce film est ponctué par vos propres interrogations. Vous l'avez monté comme un livre, et entre les paragraphes, vous respirez un grand coup, pour cela vous dessinez une route, que vous animez à l'aide d'une palette graphique... Cette route n'est-elle pas une métaphore de la vie en général ?*

Je ne sais pas. En tout cas le rôle de la voiture et de la route dans le film est très important. Déjà, ma vieille Renault 16 (la voiture du film) me transporte quotidiennement dans la fiction, son pare-brise est devenu un écran de cinéma et elle stimule mon imaginaire. Je dois dire qu'avant de filmer ma mère, j'ai installé la caméra dans la voiture et je me suis filmé de dos au volant. En voyant les images, j'avais

l'impression de me voir dans un film de Melville bien que même de dos, j'ai encore du mal à ressembler à Lino Ventura ! Bref, j'avais besoin de mettre ce genre de plans que l'on ne voit pas trop dans les documentaires, pour faire ce film intime dans lequel je suis rentré timidement.

*On a l'impression que vous prenez conscience de cette mémoire qui échappe et ce film est presque une bataille contre le temps qui passe, sur la transmission qui ne s'est peut-être pas faite, le passé, la famille. Si vous ne posez pas les questions maintenant, peut-être que demain, il n'y aura plus les réponses...*

Effectivement, quand une personne perd la mémoire, toutes les personnes autour d'elle la perdent aussi. Mon film montre aussi cet empressement pour attraper des choses avant qu'elles ne disparaissent. Le rythme du film est d'ailleurs « pressé ».

*Et aujourd'hui ?*

Aujourd'hui ma mère est placée dans une maison spécialisée. Je vais la voir tant que je peux, ne sachant pas très bien si elle me reconnaît. Comme dans le film, je l'emmène en voiture et nous roulons un peu avec de la musique. Parfois elle a l'air inquiète, ou elle semble bien... On ne peut pas vraiment faire d'activités, car la maladie rend ses angoisses imprévisibles. On roule simplement. Je sais qu'elle n'est plus vraiment là, mais le voyage continue un peu.

■ Propos recueillis par Lydia Anh

# Le Reflet

## Jérôme Amimer

Panorama français, 47'

Vendredi 6, 20h45, Cinéma 1 / Mercredi 11, 13h, Cinéma 2

Vendredi 13, 13h30, Petite salle (débat)

« J'avais 10 ans. D'elle, je sais peu de choses. 65 ans plus tard, je suis allé là-bas. J'ai voulu sortir du silence. »

Jérôme Amimer.

*Pouvez-vous nous raconter ce qui a motivé ce voyage ?*

Après un premier voyage en Russie en 2005, la présence de ma grand-mère maternelle née en Russie est devenue de plus en plus prégnante. L'idée de faire un film autour de son histoire s'est peu à peu imposée à moi. Dans ma famille, évoquer son souvenir, c'était parler de souffrance. J'ai ressenti le besoin de me libérer de ce poids, de briser un tabou familial en allant 65 ans après son exil dans son village brûlé par les Allemands, à la recherche de ses traces, à la rencontre d'autres femmes de sa génération qui à travers leurs récits, leurs gestes pourraient m'aider à fabriquer la mémoire de sa jeunesse russe dont je ne savais presque rien.

*Qu'est ce qui vous a touché chez ces femmes ? Quel portrait de votre grand-mère reconstruisez-vous à travers leur présence ? Dans quelle mesure avez-vous été guidé par vos souvenirs ?*

J'ai rencontré ces vieilles femmes pendant une semaine en juillet 2007 avant de tourner la semaine suivante. Je leur ai raconté, avec l'aide d'un traducteur, mon envie de rendre hommage à ma grand-mère à travers elles. Je voulais qu'elles me racontent leur jeunesse en Russie qui aurait pu être celle de ma grand-mère. Grâce à elles, j'allais réparer un trou de mémoire personnel, retrouver des bribes de l'histoire de ma grand-mère et dresser le portrait collectif d'une génération de femmes oubliées en Russie.

Chaque fois, elles m'ont écouté avec attention, se sont montrées très touchées par ma démarche, ont eu envie de m'aider en me faisant le cadeau de leur témoignage, de leur présence à l'image pour me permettre le temps du film de « retrouver » un peu du fantôme de ma grand-mère à travers elles.

Des souvenirs je n'en ai pas ou très peu, c'est donc un portrait rêvé de ma grand-mère que j'ai réalisé grâce à ces femmes. C'est cette absence de mémoire, ce silence insupportable qui m'ont décidé à faire ce film pour réparer, pour fabriquer une mémoire de remplacement, pour me retrouver une filiation, pour me reconstruire moi-même.

*Comment se sont passées ces rencontres, quelle relation s'est installée entre vous, quelle place avez-vous voulu prendre dans le film ?*

Toutes ces rencontres ont été de petits miracles. Malgré le peu de temps disponible, malgré le barrage de la langue, malgré les années, ces femmes ont senti que ma démarche les concernait. Leur présence m'était utile, elles acceptaient de m'aider pour rendre cet hommage à ma grand-mère – l'une d'entre elles – et à toutes ces autres femmes anonymes que la Russie oublie. Et puis à un moment le rapport s'est inversé, elles ont senti aussi qu'elles avaient la possibilité le temps d'un film d'entretenir des rapports très étroits avec un petit-fils rêvé sur lequel elles pouvaient projeter l'histoire de leur vie. Très souvent les conversations dépassaient le cadre du sujet défini : la guerre. Elles me parlaient de leur vie, du passé, du présent et même parfois de leur avenir. Un jour, je suis arrivé chez l'une d'entre elle. Elle m'a pris dans



ses bras en pleurs, elle a commencé à me parler : « C'est bien, tu es de retour après toutes ces années, tu es revenu, mon petit-fils... ». S'en suivaient de longs moments à l'écouter me parler sans que je comprenne, ma main dans la sienne comme si je faisais partie de sa famille, comme si je ne venais plus chercher ses souvenirs, comme si j'en inventais de nouveaux, les miens.

Aujourd'hui, je me sens soulagé d'un poids. J'ai renoué un lien familial. Ce que j'ai appris, c'est qu'on pouvait, qu'on devait vivre avec ses douleurs, ses souffrances, que les morts étaient souvent plus vivants que les vivants eux-mêmes. En travaillant sur le destin personnel de ma grand-mère, j'ai découvert que ce qui lui était arrivé avait été l'histoire de beaucoup d'autres gens de l'ex-URSS. Je me suis demandé comment, de manière collective, on honorait le souvenir de tous ces disparus. J'ai découvert le mémorial de Khatyn en Biélorussie qui a été construit en mémoire de centaines de villages brûlés de Biélorussie. J'ai écrit un nouveau projet dans le prolongement du *Reflet*. Je veux en filmant ce lieu de mémoire rendre un hommage collectif à tous ces morts. Le personnage principal, ce sera ce lieu habité par les voix d'habitants proches qui évoquent leurs liens avec ce mémorial, la place que son histoire prend dans leur vie.

■ Propos recueillis par Anne-Lise Michoud et Maïté Peltier

# Rouge Nowa Huta

Blandine Huk, Frédéric Cousseau

Panorama français, 53'

Vendredi 6, 16h45, Petite salle (débat) / Dimanche 8, 13h30, Cinéma 1

Lundi 9, 11h, Centre Wallonie-Bruxelles

*Pourquoi avez-vous choisi de filmer la cité de Nowa Huta et son usine, en Pologne ? D'après votre film on peut y aller en tant que touriste. Faisiez-vous partie de ces touristes ?*

Blandine Huk: Je suis d'origine polonaise et je connaissais déjà Nowa Huta, Cracovie et sa région, nous avons aussi une fascination pour le monde industriel. Ensuite, une de mes amies de là-bas a un frère qui s'occupe d'une agence de tourisme. Cracovie est très touristique, mais lui a été le premier à proposer des excursions un peu différentes et sur un mode humoristique. Il a commencé avec une petite Traban et maintenant ça marche très bien, c'est un de ses employés que l'on voit dans le film, ils s'appellent les « crazy guys » ! Il y a une grande



demande de la part des touristes occidentaux, beaucoup d'américains et de japonais viennent voir le « Disneyland polonais » comme il le dit lui-même. Mais ce qui nous intéressait avant tout c'était le côté ville maudite et tragique.

Frédéric Cousseau: Nous aimons les lieux qui ont mauvaise réputation et Nowa Huta est considérée comme la ville la plus laide de Pologne.

*La tragédie d'une mort prématurée? L'usine et sa cité ont connu une activité très intense seulement le temps d'une génération de polonais...*

F.C.: Oui la ville est à moitié morte aujourd'hui.

B.H.: La ville existe toujours mais son centre historique marche au ralenti, il y a beaucoup de retraités mais à la périphérie on voit des blocs plus modernes. Nowa Huta est un arrondissement de la ville de Cracovie. Dans les années 70 il y avait près de 35000 ouvriers, aujourd'hui il y en a moins de 5000 pour une surface énorme.

*Quelle était votre intention, de rendre l'usine plus vivante ? De faire résonner le passé ? Notamment avec le travail du son qui fait jouer des ambiances profondes et qui donne du rythme avec des raccords élaborés.*

F.C.: Nous avons l'habitude de travailler ensemble sans avoir d'intentions de départ, nous découvrons le film avec le temps et le montage. Nous aimons travailler avec les traces, faire remonter les traces du passé des lieux chargés d'histoire et d'histoires. Les gens de l'Est ont beaucoup d'histoires à raconter, nous sommes fascinés par les villes de légendes de la vieille Europe. Pour cela, j'aime utiliser le son comme pour de la fiction, je trouve dommage de ne pas travailler ce langage cinématographique dans le documentaire, de laisser le son tel quel, brut et toujours en direct.

B.H.: On laisse les lieux exprimer les choses et devenir les personnages du film. On n'utilise pas non plus les voix synchrones aux plans de visages. L'intention de départ est un cinéma sensoriel, en évitant les mots, en utilisant essentiellement les voix, comme en radio. Je m'y identifie davantage.

*Mais cette sensation de film musical n'est pas forcément à interpréter comme un hommage nostalgique ou mythologique au communisme ?*

B.H.: Il ne s'agit ni d'un éloge ni d'une condamnation.

F.C.: Les vrais communistes pourront le voir avec nostalgie, les anti-communistes comme quelque chose d'assez ambigu. On joue avec, justement, on essaye de trouver la bonne distance, il y a là une intention de regard.

*Oui, car vous n'évoquez pas seulement le passé, le film exprime aussi une attente pour le futur...*

B.H.: Aujourd'hui nous n'avons plus de projets de sociétés, ce n'est pas parce qu'il y a eu un projet qui a échoué qu'il faut nier ou occulter des idées qui parlent encore à beaucoup de gens.

FC: Ou de projets de spiritualité aussi.

*Le personnage de la voyante est la voix principale du film et on la voit, elle apporte une part d'irrationnel au film.*

F.C.: On l'a rencontrée par hasard... on la voit mais elle a une voix intérieure.

B.H.: Il y a aussi une volonté de décrocher du réel, de ressentir ce fameux rêve, de troubler un peu la perception des choses, de ne plus savoir si cette ville existe réellement. ■ Propos recueillis par Nina da Silva

## Cinéma 1

14:15 **CI**

*Redemption* Sabrina Wulff  
Allemagne, 90', VO STF

16:00 **CI**

*Was übrig bleibt / Left Behind* Fabian Daub,  
Andreas Gräfenstein  
Allemagne, 13', VO STA STF  
*Robinsons of Mantsinsaari* Victor Asliuk  
Allemagne, Finlande, Pologne, 57', VO STA STF

17:45 **CI**

*Thakira Mathkouba / Perforated Memory* Sandra  
Madi  
Jordanie, 62', VO STA STF  
*Creative Chaos: Round One*  
*Le Chaos créatif: premier round* Hassan Zbib  
Liban, Irlande, France, 66', VO STA STF

20:45 **PF**

*Une ombre au tableau* Amaury Brumauld  
France, 52', VOF  
*Le Reflet* Jérôme Amimer  
France, 47', VO STF

## Cinéma 2

14:30 **SP**

*Prezydent / Le Président* Andrzej Fidyk  
Pologne, 21', VO STF  
*Dynamite / Dynamite* Daniele Segre  
Italie, 54', VO STF

16:15 **XD**

*New York Portrait : Chapter One* 16'  
*New York Portrait : Chapter Two* 16'  
*New York Portrait : Chapter Three* 15'  
*Looking at the Sea* 20'  
Peter Hutton  
États-Unis, sans dialogue

18:00 **ML**

*Manhatta* Paul Strand, Charles Sheeler  
États-Unis, 10', sans dialogue  
*Chicago* Jürgen Reble  
Allemagne, 13', sans dialogue  
*Stupa* Ken Kobland  
États-Unis, 60', sans dialogue

20:30 **CI + débat**

*La Chine est encore loin* Malek Bensmail  
Algérie, 120', VO STF

## Petite Salle

14:00 **ML**

*Détour Ceausescu* Chris Marker  
France, 8', VOF  
*Videogramme einer Revolution /*  
*Vidéogrammes d'une révolution* Harun Farocki,  
Andrei Ujica  
Allemagne, 107', VO STF

16:45 **PF + débat**

*Adieu la rue des radiateurs (Nina)* Vladimir  
Léon  
France, 36', VOF  
*Rouge Nowa Huta* Blandine Huk, Frédéric  
Cousseau  
France, 53', VO STF

19:00 **HA + débat**

*Cornouailles* Pierre Perrault  
Canada, 52', VO STF

21:00 **NF + débat**

*Archipels nitrate* Claudio Paziienza  
Belgique, 64', VOF

**CI** Compétition Internationale

**HA** Hommages et Ateliers

**ML** Mille Lieux

**NF** News From

**PF** Panorama Français

**SP** Séances Spéciales

**TV** La Télévision à l'avant-poste

**XD** Exploring Documentary

**Rédaction** Christine André, Lydia Anh, Attilio Boronine, Dorine Brun, Mariadèle Campion, Zoé Chantre, Nina Da Silva, Jeanne Dosse, Maroussia Dubreuil, Victoria Follonier, Stéphane Gérard, Ronan Govys, Michelle Humbert, Lucrezia Lippi, Eva Markovits, Anne Lise Michoud, Daniela Lanzuisi, Sylvestre Meinzer, Maité Peltier, Carole Pereira  
**Rédacteur en chef** Christian Borghino **Mise en page** Charline Bardet **Contact** journaldureel@gmail.com

# Adieu la rue des radiateurs (Nina)

Vladimir Léon

Panorama français, 36'

Vendredi 6, 16h45, Petite salle (débat) / Dimanche 8, 13h30, Cinéma 1

Lundi 9, 11h, Centre Wallonie-Bruxelles

*Pouvez-vous évoquer Nina en quelques mots, ainsi que l'écrivain Mathieu Riboulet, et décrire leur relation ?*

Mathieu Riboulet est un ami de longue date de mon frère Pierre Léon (cinéaste et avec qui nous avons co-réalisé un autre film familial: *Nissim dit Max*).

Mathieu a ainsi connu Nina, notre tante moscovite, voilà presque trente ans. Lorsqu'elle a disparu, brutalement, seule à Moscou en 2002, Mathieu a écrit ce texte, «Dumky», qui est devenu un chapitre de l'un de ses plus beaux livres, *Le Regard de la source*.

Cette évocation littéraire et intime de Nina m'avait profondément et durablement bouleversé à l'époque. Alors que, récemment, je cherchais à écrire un film à partir d'images que j'avais tournées en Russie, le texte de Mathieu m'est revenu avec la force de l'évidence. J'y trouvais la distance juste, celle que je n'aurais jamais pu trouver moi-même: celle des mots d'un ami.

*Comment avez-vous organisé et travaillé sur ces deux niveaux: les mots du livre et les images d'archives qui, tous deux, évoquent Nina ?*

Eh bien justement, ce sont ces mots qui ont guidé le montage du film. L'écriture de Mathieu, dont la précision permet sans doute autant de

révéler les choses que de les masquer, m'a conduit pour le film à ménager aussi une forme d'irrésolution. Qui filme ? Est-ce bien la Nina du texte que l'on voit à l'image ? Quelle est la part proprement documentaire de tout ça ?...

Au départ, tout semble se donner très simplement, très explicitement. Il s'agit de l'enregistrement, mis en scène comme tel (avec un preneur de son, un gros micro...), d'une lecture d'un texte littéraire par son auteur. Puis arrivent des images extérieures, d'un autre temps, avec leur propre force d'évocation. Le décalage entre la bande image et la bande son, leurs analogies comme leurs contradictions, l'éventuelle saturation que cela implique, une certaine immobilité de l'ensemble, m'ont semblé correspondre à ce qu'est le temps des souvenirs, suspendu, désarticulé, avec sa chronologie propre. Enfin, je vous dis ça après coup, en y repensant. En montant le film, c'était plus simple. Le texte m'aidait à placer des images qui semblaient n'avoir attendu que lui pour pouvoir enfin exister.

*Par delà l'évocation d'un personnage aimé, le film est une réflexion plus large sur la perte et aussi sur la Russie ...*

Je ne sais pas à quel point c'est lisible dans le film, mais c'est sûr que Nina se tenait au seuil d'un monde perdu, l'URSS, et qui l'a avalée en s'effondrant. Il y a cette idée de Walter Benjamin, à laquelle je pense souvent, selon laquelle il est plus ardu d'honorer la mémoire des anonymes que celle des gens célèbres. La Russie de Nina était le pays des anonymes. Le cinéma a quelque chose à y faire, et en particulier le cinéma documentaire. Je suis toujours très ému quand dans un film d'archives un anonyme s'arrête et fixe soudain la caméra. Par-delà les années, par-delà la mort, il semble nous interpeller. Et nous, nous ne savons pas quoi répondre. ■ Propos recueillis par Christian Borghino